



## « Monsieur » par Rohena Gera

Sortie en salles / 26 décembre 2018.

Traitant un sujet lourd (l'embourbement de la société indienne dans le système inégalitaire des castes), ce premier long-métrage franco-indien de Rohena Gera, « **Monsieur** », cultive pourtant une approche aérienne et délicate. Le rapprochement entre Ashwin, le fils d'une riche famille de Bombay, et Ratna la domestique – par ailleurs veuve à 19 ans – qui loge dans son luxueux appartement, s'opère aussi loin de tout manichéisme simplificateur.

La cinéaste filme cette progressive transgression des interdits sociaux comme une partie de cache-cache entre deux cœurs blessés, apprenant timidement à communiquer. Influencée par « *In the Moon for Love* », la mise en scène joue sur l'effleurement des regards et met en scène, comme chez Wong Kar-wai, les ombres et les espaces vides. Rohena Gera dénonce les inégalités sociales qui pèsent en Inde, à travers une histoire d'amour interdite entre une domestique et son maître.

Dès l'introduction, la ligne directrice formelle de « **Monsieur** » apparaît. Un cadrage fébrile. Une image capturée à l'épaule dans le vif de l'action et un montage rapide. À travers une succession d'ellipses de trois minutes, Ratna boucle ses bagages puis quitte son village, sa mère et sa sœur, pour rejoindre urgemment Bombay et reprendre son travail. Traversant l'agitation urbaine, elle laisse deviner un tempérament discret, mais non moins solide et indépendant. Arrivée à destination, son reflet dans la porte vitrée de l'immeuble est rejoint par le titre du film – c'est la marque de l'inévitable rapport de hiérarchie qui l'attend au-delà de ces murs.

Son lieu de vie et de travail n'est autre qu'un appartement vaste et luxueux dont le propriétaire est Ashwin. Ce décor accueillera l'essentiel du film, déterminant l'évolution de la relation entre ces deux personnages que tout semble d'abord opposer. L'agencement du lieu est rapidement défini par les allers-retours qui l'investissent, et les deux personnages sont nécessairement amenés à partager leur espace de vie.

Si l'essentiel du montage applique le principe du champ-contrechamp pour ne rien cacher de leurs interactions, et mieux les amener à se réunir au sein d'un même plan, un procédé notable est utilisé à plusieurs reprises, ponctuant différents stades de leur relation. Séparés par une cloison alors qu'ils vaquent, pensifs, à leurs activités respectives, la caméra glisse de lui à elle en un travelling latéral. Bien que superficiels dans le déroulement dramatique, ces quel-ques plans constituent des moments de répit bienvenus à l'intérieur d'un « découpage » qui prend rarement le temps de la contemplation.

Dans cet espace de promiscuité où les corps ne peuvent pas toujours éviter de se frôler, naissent, à travers les silences, des sentiments contre lesquels Ratna comme Arshwin ne peuvent pas lutter. Parvenant à échanger pudiquement quelques paroles, puis à se parler ouvertement, elle va trouver en lui une sorte d'encouragement à ses désirs de vivre une vie nouvelle ; lui va recevoir d'elle une écoute qui rompt sa solitude, et va l'obliger à se demander quel homme il est au sein de cette société dans laquelle il vit.

Quand Ashwin avoue enfin son amour à Ratna, c'est elle qui craint le qu'en-dira-t-on, la peur d'être moquée, humiliée. Trop lourd à porter, cet amour la contraint à retourner dans son village. Quant à lui, si, avant d'en tomber amoureux, il la traite mieux que ne le font les autres maîtres, il la laisse manger accroupie et dormir à même le sol sans se poser de questions.

C'est l'une des vertus de « **Monsieur** » que de refuser toute grandiloquence dans sa représentation de l'amour. Nous suivons celui de Ratna et Ashwin de sa naissance à sa mort. Tout en douceur. Par petites touches. Sans être vraiment conscients du drame qui se joue. Une simple pression sur la main suffit à la déclaration, des yeux embués à son rejet. Car, vous l'aurez compris, cet amour ne sera jamais consommé.

La portée politique du film – indéniable – se présente comme une interrogation, bien plus que comme une assertion. Quel avenir pour cette Inde où les veuves sont encore mises à l'écart et les domestiques réduites à dormir par terre ? Peut-on garder le meilleur des traditions pour entrer dans la modernité, comme dans cette fête de Ganesh où Ratna danse avec bonheur, et oublie un instant le regard des autres et des siens ?

Rohena Gera offre un écrin soyeux à cette fable sentimentale, qui prend le parti d'adoucir la violence de la dure réalité des castes, pour lui préférer l'utopie politique. Et c'est à l'héroïne de ce « *Elle et Lui* » indien que la cinéaste donnera le dernier mot : « *Courage* ».

Sœur Hélène Feisthammel

<iframe width="560" height="315" src="https://www.youtube.com/embed/KkdE3RR\_bJc" frameborder="0" allow="accelerometer; autoplay; encrypted-media; gyroscope; picture-in-picture" allowfullscreen></iframe>